

L'occupation amérindienne ethnoarchéologie, ethnohistoire

par Pierre et Françoise Grenand

Questions de méthodologie

Qu'est-ce que c'est qu'une forêt vierge ? Une forêt dans laquelle les Européens ne se sentent pas à l'aise. Cette boutade induit que notre regard a toujours été biaisé par nos projections fantasmagiques sur un monde qui dépasse notre entendement ordinaire. Pourtant les forêts dont nous parlons ne sont plus vierges depuis cinq mille ans au moins (Lavallée, 1995). Bien que la difficulté de la prospection archéologique dans ces zones humides ne nous permette pas encore d'avoir une bonne vision d'ensemble du peuplement ancien de l'Amazonie, nous savons que depuis cinq mille ans, des hommes ont parcouru ces espaces, y ont laissé d'innombrables mais ténus témoignages archéologiques, et même si la forêt des sources de l'Itany n'est pas aujourd'hui aussi humanisée que l'est le Mont Beuvray, elle connut elle aussi ses Eduens.

L'histoire des populations amérindiennes avant l'arrivée des Européens ne peut être que conjecturale, puisqu'elle repose presque uniquement sur les découvertes archéologiques que l'on peut cependant parfois confronter avec les récits mythiques des ethnies contemporaines.

En dehors de quelques observations sommaires concernant la côte des Guyanes, la documentation écrite dont nous disposons ne débute véritablement qu'à partir de la toute fin du XVI^e siècle, soit plus de 100 ans après l'arrivée de Christophe Colomb en Amérique. Il est plus que probable que pour toute la période couvrant les XVI^e et XVII^e siècles, de nombreux documents soient perdus. Au cours de cette période mal documentée, bien des événements liés au choc entre le monde européen et les peuples amérindiens ont dû se produire : nous n'en connaissons jamais la teneur.

Ajoutons enfin pour achever cet inventaire plutôt négatif que la Guyane n'eut jamais la chance qu'un grand chroniqueur en laissât un bon portrait, tel Garcilaso de la Vega au Pérou ou Jean de Léry sur la côte du Brésil.

Dès lors que les documents sont tardifs, nous devons nous imprégner de la navrante certitude qu'ils ne peuvent en aucun cas nous restituer une vision précolombienne de ces sociétés. En effet, à la fin du XVI^e siècle, les pénétrations espagnole à l'est et portugaise au sud avaient déjà directement et indirectement bouleversé la carte ethnique par les mouvements migratoires qu'elles déterminaient ainsi que par une drastique baisse démographique sans équivalent dans l'histoire de l'humanité.



Examinons de plus près les différents types de matériaux dont nous disposons pour reconstituer l'histoire des peuples indigènes.

C'est en général dans des documents imprécis que l'historien moderne doit frayer son chemin. Il s'agit la plupart du temps de relations de conquêtes ou de conversions au christianisme laissant de nombreuses questions en suspens, entachés de jugements de valeur, d'erreurs, d'omissions, suggérant souvent des hypothèses trop facilement offertes.

- Une des principales sources des erreurs que l'on relève dans les documents anciens vient de la lenteur de l'acheminement et de la diffusion des informations. Ainsi on reportait sur des cartes nouvelles des données parfois vieilles de 50 ans, alors que le paysage humain avait changé bien plus rapidement. C'est par exemple le cas de la carte de 1734 signée Nicolas Sanson qui présente des tracés de cours d'eau obsolètes et des localisations d'ethnies vieilles de plus d'un siècle (Decoudras, 1979).

- L'ignorance des langues et surtout d'outils de transcription valides entraînait la multiplication des orthographes pour un même nom, dont il est difficile aujourd'hui de choisir le meilleur. Ainsi Jean Hurault a-t-il choisi le terme *Norak* parmi les versions suivantes relevées dans les archives : Noragues, Nouragues, Moracs, Noranacs (Hurault et Pouliquen, à paraître).

- La cartographie déficiente de l'époque, à quelques exceptions remarquables près, telle celle de Dessingy livrant en 1762 l'un des meilleurs tracés du fleuve Oyapock avant les missions contemporaines de l'Institut Géographique National, enregistrait de nombreuses distorsions de localisation, surtout lorsqu'il s'agissait de compilations faites en Europe par des cartographes qui n'avaient pas traversé l'océan.

- Les chiffres avancés par les documents officiels sont délicats à traduire tant au plan de la démographie qu'au plan de la sociologie : les uns parlant de feux, les autres de maisons, d'autres encore d'*hommes portant flèches*. La prudence des chiffres avancés par Jean Hurault (1965 et 1966) rend compte de ces difficultés.

- Enfin, nous savons aujourd'hui avec certitude que jusqu'à la première moitié du XX^e siècle de nombreuses communautés restèrent volontairement à l'écart, ignorées des Européens.

Pour neutraliser ces handicaps, l'ethnohistoire moderne a trouvé de puissants alliés. En effet, les Amérindiens vivant actuellement en Guyane ont des choses à dire, de manière directe ou indirecte, sur leur passé ; et le chercheur peut valablement s'y appuyer.

- La mythologie : en l'absence de toute dimension temporelle, elle nous fournit cependant des observations essentielles sur les grandes permanences des systèmes de parenté des sociétés amérindiennes tout en fournissant de détails sur le changement culturel. C'est le cas des récits wayana évoquant l'époque peut-être relativement récente de l'introduction de l'agriculture ; c'est le cas des récits palikur relatant l'évolution des différentes techniques de râpage du manioc.

- Les récits historiques : à la différence des premiers, ils incluent par la notation de lieux, de personnages ou

d'événements précis, la dimension historique. C'est ainsi qu'ils évoquent des événements ayant échappé à l'historiographie européenne, par exemple les récits de heurts guerriers entre Wayana et Wayāpi dans le bassin du Jari au nord du Pará entre les années 1760 à 1810 (Grenand, 1982).

- Les généalogies : consciencieusement recueillies puis très minutieusement recoupées, elles peuvent se révéler un précieux outil. Associées à des toponymes et croisées avec les fouilles des archéologues, elles permettent de reconstruire l'occupation de l'espace, voire dater des fusions interethniques ou intercommunautaires, au moins depuis le XVIII^e siècle. C'est en tout cas dans ce sens que nous avons mis à contribution les onze niveaux généalogiques que nous avons pu recueillir chez les Wayāpi (Grenand, *ibid.*).

- Les comportements intertribaux contemporains : ils sont révélateurs de stratégies politiques très anciennes, comme c'est le cas par exemple avec les conduites d'évitement toujours d'actualité dont les Palikur usent à l'endroit des Galibi.

La comparaison de ces données avec celles des auteurs anciens est une technique qui demande autant d'audace dans les hypothèses que de prudence dans l'énoncé des résultats. Elle n'est enrichissante que dans la mesure où l'on ne perd pas de vue les défauts inhérents à toute tradition orale, en particulier le tassement du temps et l'ethnocentrisme des faits relatés, auquel nulle communauté humaine ne résiste.

La linguistique et tout particulièrement l'étymologie rendent également de grands services en fournissant parfois de solides preuves de la présence passée d'une population à un endroit donné ou encore en permettant de délimiter des aires linguistico-culturelles à un moment de l'histoire de la région. Ainsi, les noms de très nombreux cours d'eau de Guyane, tels Marwini, Inini, Inipi ou encore Itani comportent la racine *-ni* désignant la "rivière" dans les langues arawak, alors qu'aucune ethnie de cette famille linguistique ne survivait dans ces régions à la période historique. Cette évidence nous laisse supposer le recouvrement ethnique important d'une couche de peuplement plus ancien, que nous ne pouvons absolument pas encore dater.

Les caractéristiques du peuplement et l'adaptation à l'environnement

Avant de laisser la place à l'histoire événementielle, il serait bon d'énoncer les caractéristiques du peuplement indigène et ses principales adaptations à l'environnement. Nous ne répéterons jamais assez que l'image du peuplement ancien était sans aucun doute très différente de celle que nous pûmes encore observer il y a trente ans, avant l'entrée en force de la modernité. Prisonniers de ce tenace préjugé, nous prenions alors les Amérindiens vivant traditionnellement dans le haut Maroni et le haut Oyapock pour le reflet émouvant et fragile d'un passé venu du fond des âges. Mais l'approche historique et archéologique qui s'est développée lors des deux dernières décennies en Guyane et

ailleurs en Amérique Tropicale nous a indubitablement conduit à abandonner nos illusions.

Au moins un fait demeure, déjà pressenti par certains auteurs du XIX^e siècle comme Henri Coudreau (1893) : le peuplement ancien se répartissait harmonieusement sur l'ensemble du territoire, occupant aussi bien la côte et les fleuves que les interfluvies. Il s'agissait essentiellement d'habitat de plein air même si quelques abris sous roche sont clairement des sites d'habitat ancien.

Les unités villageoises sont variables en taille et leur mobilité est une constante, à l'exception des communautés savanicoles, déjà probablement plus sédentaires. Même si les archéologues ont trouvé des sites ayant sans aucun doute compté plusieurs centaines de personnes, il est probable qu'une moyenne de 60 habitants corresponde à la réalité historique. Précisons que la moyenne démographique contemporaine par village dans le plateau des Guyanes avant les concentrations imposées de l'extérieur depuis 30 ans, est de 35 personnes (Rivière, 1984). Compte tenu de la baisse démographique, ce chiffre trahit un mode d'occupation de l'espace extrêmement pérenne, associé à la nécessité de se procurer des protéines.

Cette faiblesse démographique des unités résidentielles était compensée par le fait que les communautés étaient nombreuses et jamais bien éloignées les unes des autres. Les recherches contemporaines indiquent en outre que des liens puissants existaient entre les communautés, tant au niveau cérémoniel qu'économique, et que des personnages de premier plan pouvaient avoir autorité sur plusieurs centaines de kilomètres carrés. C'est le cas du chef de guerre Anakayuri dans le bas Oyapock à la fin du XVI^e siècle, du chef Asingau chez les Wayãpi du Brésil au début du XIX^e siècle ou encore du chamane wayana Moloko, récemment décédé dans le haut Maroni.

Ajoutons enfin un fait très important et souvent méconnu : à de rares exceptions près, les Amérindiens des Guyanes sont devenus très tôt des agriculteurs raffinés, dont la culture de base est le manioc amer. Par le stockage naturel des tubercules dans le sol de l'abattis, cette plante est très intéressante, car elle libère un temps considérable pour d'autres activités. Dans cet esprit et contrairement à l'Europe, on peut difficilement parler de révolution néolithique pour le bassin amazonien, puisque la plupart des peuples n'ont jamais fait le choix définitif de privilégier l'agriculture, reléguant par là même la chasse, la pêche et la cueillette au rang d'activités secondaires voire ludiques. Bien au contraire, leur économie consiste à réaliser un subtil équilibre entre d'un côté des activités agricoles, de l'autre des activités de prédation. De ce point de vue, les calendriers d'activités que l'on peut dresser pour les différentes ethnies surprennent par leur complexité et leur richesse (Grenand, 1980).

Il n'en reste pas moins que pour la période ancienne, ce mode d'adaptation à l'environnement était surtout caractéristique des milieux forestiers de terre ferme. Dans les zones savanicoles du nord-ouest de la Guyane ou dans les milieux hyper-humides du nord-est, d'autres formes d'adaptation prévalaient, indiquant un degré non négligeable de sédentarisation associé à une agriculture pérenne induisant une lourde mise en façon du sol (Rostain, 1991).

La Période précolombienne

Danièle Lavallée (1995) vient récemment de montrer que les données fournies par les archéologues concernant le peuplement des basses terres d'Amérique du sud restent largement fragmentaires.

L'évidence la plus ancienne de la présence de l'homme en Amazonie remonte à 6000 ans en arrière dans la Gruta do Gavião au Pará. On peut aujourd'hui affirmer sans erreur que l'ensemble du bassin était occupé il y environ 4000 ans, mais il est probable que ces dates reculeront encore. En effet, de récentes études d'anthracologie permettent de dater des charbons de bois plus anciens, jusqu'à 6000 ans B.P. Il faut cependant convenir que l'Amazonie et l'Amérique dans son ensemble furent tardivement peuplées par l'Homme, si l'on se réfère à l'Afrique et à l'Eurasie, qui demeureront à tout jamais les véritables berceaux de l'homínisation.

L'agriculture est apparue en divers points du bassin et de sa périphérie, il y a 3000 ans environ. Anna Roosevelt (1980) pense qu'elle a émergé localement à partir de la domestication de plantes à tubercules comme le manioc ; au fur et à mesure de la croissance démographique et de la complexification des sociétés, l'agriculture à base de tubercules aurait été remplacée le long des grands fleuves ou dans les zones savanicoles par une autre à base de maïs, fournissant un apport nutritionnel beaucoup plus riche mais exigeant des pratiques culturelles plus intenses.

Ces civilisations sédentaires pratiquant la culture intensive du maïs ayant toutes été très rapidement balayées par la Conquête, ce sont essentiellement des cultivateurs de tubercules sur brûlis que les Occidentaux rencontrèrent par la suite. Ce n'est donc pas avant la fin du XVII^e siècle qu'émerge l'aspect moderne des communautés amérindiennes, d'autant plus que l'introduction des outils métalliques, permettant entre autre l'abattage des hautes futaies, modifia profondément les techniques culturelles et les modes d'occupation de l'espace.

Dans ce cadre général débordant d'interrogations, la Guyane n'est une fois de plus guère favorisée. Heureusement, depuis la fin des années 80, l'archéologie est en plein essor et nous commençons à y voir plus clair. Si un site pré-céramique a bien été identifié dans les savanes du Sipaliwini au Surinam (Boomert, 1980), sa datation de 10 000 ans B.P., obtenue par comparaison avec d'autres sites, reste encore conjecturale.

L'ensemble des sites amérindiens connus de Guyane renfermait de la céramique, qu'il s'agisse de celui de la Pointe Gravier (1500 BC) (Turenne, 1974), de celui des Monts de la Trinité (2490-1870 BC) ou encore, si les datations sont confirmées, du très ancien site céramique de la Sinnamary (4355-4000 BC) (Puaux, 1993 ; Briand *et al.*, 1995a). Dans ces conditions, ces datations montreraient que l'occupation de la Guyane par l'Homme cadre parfaitement avec celle du reste de l'Amazonie.

Notons cependant qu'ici comme ailleurs, il n'est pas certain que l'usage ancien de la céramique soit inévitablement lié à la pratique de l'agriculture. Ainsi, des sites de collecteurs de coquillages possédant la céramique ont été découverts le long du littoral du Pará au Brésil (Simões, 1981).

Plus important à nos yeux est l'évidence, affirmée chaque année par de nouvelles découvertes, que l'occupation par l'Homme a dès le début concerné aussi bien l'intérieur que la côte. L'intensité de l'occupation du bassin de la Sinnamary mise à jour par l'équipe de Petit Saut en est une démonstration éclatante : sur une surface de 310 km², ce qui correspond aujourd'hui à l'aire de parcours d'une communauté wayäpi traditionnelle de 100 personnes, ces chercheurs ont en effet mis en évidence quatre vingt huit sites d'habitat amérindiens successifs, dont soixante dix précolombiens (Briand *et all.*, *ibid.*).

Il semble néanmoins, et cette hypothèse mériterait confirmation, que l'intensification de l'occupation du territoire intervient autour du début de notre ère. Il est très probable qu'à partir de cette époque la Guyane ait été le théâtre de mouvements croisés incessants : un axe ouest-est le long des côtes, et un axe nord-sud déterminé par l'orientation des fleuves côtiers guyanais et celle des affluents septentrionaux de l'Amazone.

Fondée sur une typologie des traditions et des complexes céramiques, Stephen Rostain (1994) a proposé une carte ethno-archéologique qu'il recommande lui-même de considérer comme provisoire ; il y identifie trois grands groupes présents de façon constante sur le sol guyanais au cours des cinq siècles qui précédèrent la Conquête :

- les Arauquinoïdes, qui peuplèrent progressivement la côte des Guyanes selon un mouvement ouest-est ;

- les Koriabo, occupant l'intérieur forestier des trois Guyanes, puis glissant progressivement vers la zone côtière ;

- les Aristé enfin, issus des civilisations à céramiques polychromes du bas Amazone, qui remontèrent vers la Guyane Française à travers l'État d'Amapá.

On sait que ces civilisations archéologiques étaient encore présentes dans la région au moins pour partie au XVI^e et au début du XVII^e siècle. Ce qui revient à dire que les premières ethnies rencontrées par les Européens sont à rattacher à l'une ou l'autre de ces traditions.

Or, rien n'est moins simple : s'il est à peu près certain que les Arawak sont bien les descendants lointains des Arauquinoïdes et les Palikur les descendants des Aristé, il n'est pas sûr du tout que les Galibi puissent être rattachés aux Koriabo. En effet, une tradition céramique peut fort bien être adoptée *in situ* par de nouveaux arrivants. C'est ce qui a été démontré par Wack (1991) pour les Norak de l'Approuague.

Sans vouloir nous attarder davantage sur les correspondances entre ethnohistoire et archéologie, voici le panorama ethnique et linguistique probable de la Guyane de l'an 1492.

Les groupes les plus énigmatiques sont ceux que l'on peut nommer *Paléo-Indiens*, bien que ce terme n'ait rien à voir avec le paléolithique. Sont regroupés sous ce terme essentiellement des groupes de chasseurs-cueilleurs dont au moins une ethnie, les Maye, est signalée dans le nord de l'Amapá par les archives ainsi que par les traditions orales palikur que nous avons recueillies (Grenand et Grenand, 1987).

Sur la foi de traditions orales palikur, émerillon et wayäpi, nous avons jadis été tentés d'y rattacher les bâtisseurs de camps fortifiés appelés en Guyane *montagnes couronnées*. Elles les attribuent en effet aux Karana, présentés comme une population éminemment guerrière et profondément différente des autres ethnies de la région. Des travaux publiés par nos collègues hollandais tendent aujourd'hui à rattacher ces sites au complexe Taruma (Boomert, 1981), qui aurait diffusé tardivement de façon intrusive à partir de l'ouest des Guyanes jusqu'à l'Oyapock vers l'est.

Le deuxième grand groupe est constitué par les ethnies de langues arawak.

La comparaison entre archéologie et ethnohistoire permet de montrer que ce sont des peuples arawak, les uns provenant de l'ouest, les autres du sud-est, qui constituaient les forces vives des Arauquinoïdes et des Aristé. C'est à eux qu'il faut attribuer les tertres du Surinam et probablement les champs drainés de Kourou et de Sinnamary (Versteeg, 1985 ; Rostain, 1991). Par ailleurs, si l'on se réfère aux travaux de l'équipe de Petit Saut (Briand *et all.*, 1995b), il semble qu'ils aient pénétré beaucoup plus loin dans l'intérieur qu'on ne le pensait auparavant. Les fouilles entreprises dans les trois Guyanes nous font d'eux le portrait de peuples exploitant des milieux ouverts ou ripicoles, ne tirant de la forêt de terre ferme que des ressources d'appoint. Les sites d'habitation sont de tailles très variables, certains indiquant des villages de plus de 400 personnes. Si les Aristé restèrent florissants jusqu'à l'arrivée des Européens et au delà, il n'en va pas de même des Arauquinoïdes, qui occupaient une vaste région allant de l'ouest de Cayenne jusqu'en actuel Guyana.

En effet, l'expansion des peuples du troisième grand groupe, celui parlant des langues karib et qui bouleversait depuis plusieurs siècles le panorama ethnique des Guyanes, était alors à son paroxysme : Keymis (1722) et Harcourt (1926) par exemple nous apportent le précieux témoignage de leur occupation de l'île de Cayenne à la fin du XVI^e siècle.

L'expansion des peuples de langues karib a néanmoins suscité un débat contradictoire. Il y a encore dix ans, nous étions d'accord avec Meggers et Evans (1957) pour faire venir du bas Amazone vers 900 AD un peuplement proto-galibi. Aujourd'hui, nous ne soutenons plus cette hypothèse. Les découvertes archéologiques, les progrès de la linguistique, les recherches ethnohistoriques, tout concourt à montrer que les peuples de langues karib proviennent bien d'une vaste aire périphérique au Mont Roraima, point de trijonction entre Brésil, Venezuela et Guyana (Tarble, 1985). Il est probable qu'à partir de là l'expansion s'est faite vers l'ouest à travers le plateau des Guyanes, peuplant les affluents septentrionaux de l'Amazone puis les hauts cours des rivières du versant atlantique. C'est peut-être à cette vague que l'on peut rattacher les sites de tradition Koriabo postérieurs en Guyane à 1000 AD. C'est en tout cas à elle que nous sommes tentés de rattacher les nombreux peuples karib que nous rassemblons sous les appellations de Proto-Tirio et Proto-Wayana.

Une deuxième migration sans doute plus tardive, que nous qualifions de proto-galibi mais qu'il est plus difficile de

rattacher à la tradition Koriabo, a peu à peu progressé d'ouest en est le long de la côte des Guyanes en partant du bas Orénoque au Venezuela, bousculant puis subjuguant les peuples de langues arawak avec plus ou moins de succès selon les régions. Ces Karib côtiers assimilèrent ainsi de nombreux groupes autochtones, selon un processus qui perdura jusqu'à la période des missions jésuites du XVIII^e siècle. Ils constituèrent une civilisation originale, nettement différente de leurs cousins de l'intérieur, tels les Wayana, les Tirio ou encore les Waiwai.

Rappelons que c'est cette même vague de peuplement karib qui envahit les Petites Antilles au cours des trois siècles précédant la Conquête. Leur installation en Guyane Française est sans doute plus tardive qu'on ne le pensait auparavant (XIV^e ou XV^e siècle ?). Il est en tout cas certain que les peuples qui avaient aménagé les champs drainés avaient bel et bien disparu à la fin du XVI^e siècle. Mais il est aussi possible que les épidémies véhiculées par les Espagnols et les traiteurs normands, bretons, basques, anglais ou encore hollandais, qui tous faisaient des descentes sporadiques sur ces côtes, aient suffi à anihiler ces peuples sédentaires.

Pour compléter ce tableau déjà complexe, indiquons enfin que peu avant la Conquête (XV^e siècle), des peuples de langues tupi-guarani, comme le montre Alfred Métraux (1927) se mirent à déborder au nord de l'Amazone, achevant ainsi un grand mouvement migratoire sud-nord commencé au Paraguay plus d'un millénaire auparavant (Evans & Meggers, 1978).

C'est au milieu de cette situation ethnique sans conteste très mouvementée que va intervenir un phénomène autrement plus perturbateur : l'arrivée des Européens.

La Période postcolombienne

C'est bien sûr cette période qui retiendra toute notre attention, puisqu'elle appartient au champ de l'histoire connue, au moins en terme de datation.

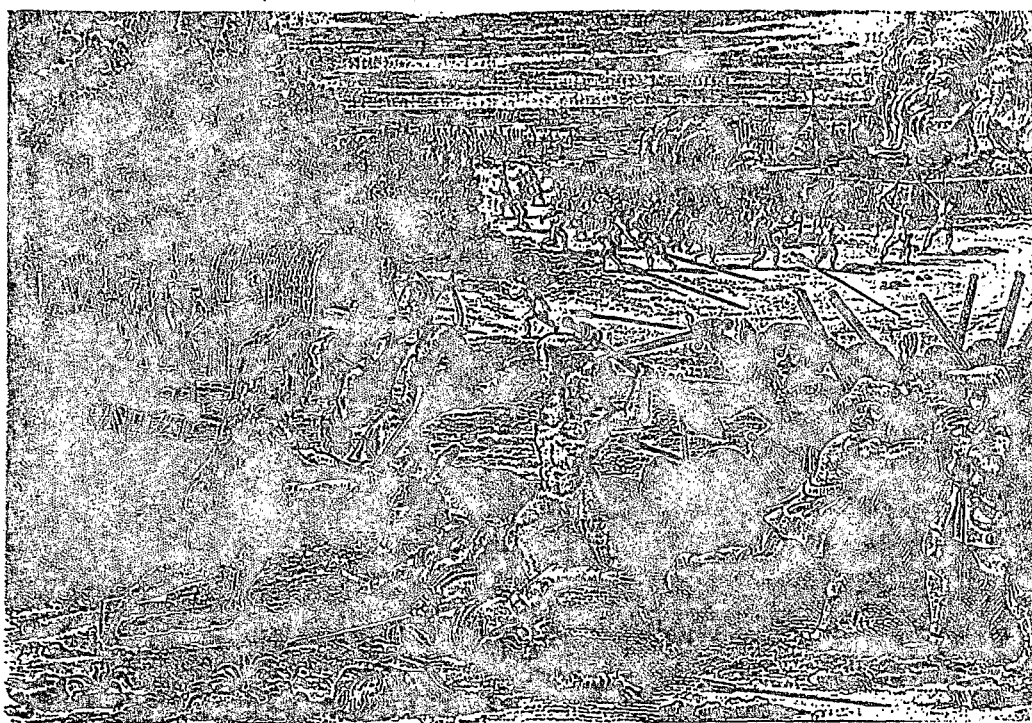
Facteurs déterminants

Il est un fait majeur dont on doit se pénétrer : des cinq siècles qui viennent de s'écouler, seules les trois dernières décennies ne sont pas dominées par la décroissance démographique des peuples autochtones de Guyane ; c'est un point essentiel pour comprendre ce que fut, durant toute cette longue période, le vécu des Amérindiens.

Les causes de cette décroissance démographique sont doubles :

- Il y eut tout d'abord des causes sanitaires ; s'ajoutèrent en effet aux endémies traditionnelles, les maladies importées pour lesquelles les Amérindiens, du fait de leur très longue coupure d'avec le reste du monde, n'avaient pas de résistance.

- S'ensuivirent des causes sociologiques et psychologiques, par la démoralisation des populations sur les missions et, dans une moindre mesure, par la mise en esclavage. La décroissance démographique greva si largement la vie des Amérindiens qu'elle entraîna de leur part des attitudes souvent répétées dans le temps : citons les vagues de suicides collectifs, l'atomisation en sous-groupes, l'isolement, voire la fuite devant des maladies dont ils avaient compris qu'elles étaient consubstantielles de la pénétration des Européens.



"Combat entre Européens et 'Charibes' [c'est à dire Galibi].
Extrait des récits de voyage
de Charles Leigh en Guyane,
1604, publiés par
Pieter van der Leyden, 1706.
Cliché Hervé Collart".

Quant à la pénétration européenne de ces vastes territoires, sa motivation fut de deux ordres : assurer à chaque puissance coloniale un territoire aussi grand que possible; ajouter de nouvelles âmes à la chrétienté. La motivation économique, dans une région où l'or n'avait pas encore été découvert, n'interviendra que plus tard.

En Guyane Française proprement dite, les Amérindiens seront peu sollicités comme force de travail, dans la mesure où la colonisation agricole ne dépassera guère l'île de Cayenne et ses environs (Le Roux, 1994). Il n'en ira pas de même au Brésil et au Surinam où l'économie de plantation florissante ne se contentera pas seulement de la traite des Noirs mais aussi encouragera les razzias dans l'hinterland guyanais, entre autres dans celui de l'actuelle Guyane Française.

Face à cela, les missions que créèrent les Jésuites tant en Guyane Française (Hurault, 1972) que dans le bas Orénoque (Whitehead, 1988), auraient pu apparaître comme des havres de paix. Il faut cependant savoir que la réalité des missions était autre. Elle fut d'ailleurs décrite sans fard par les observateurs les plus courageux de l'époque comme le botaniste Fusée Aublet en 1775 pour la Guyane. Dans ces missions, des groupes de cultures et de langues différentes, parfois même antagonistes, étaient concentrés, comme ce fut le cas à Kourou en particulier ; les systèmes sociaux étaient volontairement détruits et les valeurs religieuses liées au chamanisme tenues pour sataniques. Comme sur les plantations en somme. Tout au plus le travail y était-il organisé de manière plus humaine et plus rationnelle; il n'en demeurait pas moins obligatoire.

Nous verrons que si les Amérindiens ont toujours rejeté notre pensée cartésienne et nos systèmes sociaux, au moins jusqu'au dernier tiers de ce siècle, il n'en fut pas de même de notre civilisation matérielle. Ainsi notre pénétration de ces territoires induisant la diffusion des objets métalliques provoqua une véritable révolution technologique, entraînant des changements essentiels en terme de gestion des ressources naturelles et de création de nouveaux circuits commerciaux. La possession d'une partie de cette technologie, en introduisant de nouveaux rapports humains dont l'étalon était les relations commerciales entre Blancs et Amérindiens, fut source d'asservissement à tous les niveaux, l'abondance apparente créant une illusion quant à la facilité de l'acquisition. A contrario, là où l'acquisition n'était pas liée à un phénomène de dépendance, c'est-à-dire là où les affaires commerciales menées entre Amérindiens ou dominées par eux gardaient un caractère d'échange, l'introduction de la technologie occidentale fut mieux contrôlée, et même source d'amélioration de l'emprise de certains groupes sur leur écosystème, renforçant ainsi leur civilisation d'abondance. Nous avons pu vérifier ce fait pour les Wayäpi en étudiant minutieusement les avatars de l'introduction du fusil de la fin du XVIII^e siècle à la période contemporaine (Grenand, 1995).

Ces facteurs de dépendance, combinés aux données du milieu naturel, façonnent l'histoire des Amérindiens après la Conquête du sceau des caractéristiques suivantes :

- une résistance passive à l'égard des colonisateurs européens,

- une dispersion dans l'espace face aux maladies et aux pressions directes,

- une reconstruction permanente de la composition des ethnies par extinction, scission ou absorption.

Des conflits entre Amérindiens à l'installation durable des Européens, du XVI^e au milieu du XVII^e siècle

Dans ses grands traits, cette période resta, pour la Guyane, la reproduction de la situation précolombienne.

Les Européens ne créèrent pas d'établissements durables en raison principalement de la faiblesse de leurs tentatives de colonisation. Jean Hurault (1972) a bien analysé cette période où l'on voit tour à tour Espagnols, Hollandais, Anglais et Français tenter de prendre pied entre Orénoque et Amazone. Même si les épidémies prélevèrent leur dû sur la population indigène, les ethnies amérindiennes restèrent maîtresses de leur territoire et tentèrent d'utiliser à leur profit ces nouveaux arrivants, les plaçant, souvent avec succès, sous leur dépendance économique et alimentaire.

La principale ethnie qui semble alors avoir dominé la région côtière est celle des Galibi (Kaliña), divisés en groupes régionaux. Ce groupe entretenait des relations sur une aire considérable, allant de l'embouchure du Mahury en Guyane au Rio Tigre au Venezuela (Whitehead, 1988). Leur conquête de territoires occupés par des peuples arawak n'était alors pas achevée et s'ils avaient déjà réussi à éliminer en grande partie ces derniers du littoral entre le Maroni et le Mahury, il n'en allait pas de même à l'est où de nombreuses ethnies fédérées, dont les principales étaient les Palikur et les Maraon, menèrent une habile lutte défensive dont le souvenir s'est maintenu jusqu'à nos jours dans la tradition orale. Toujours plus à l'est, dans l'actuel Amapá, les Arakare et les Kusari, ethnies de langues karib, étaient sans doute dominés culturellement par des groupes arawak, ce qui est archéologiquement confirmé par le fait que tous étaient des céramistes Aristé.

Ces hostilités intertribales ne semblent pas avoir été permanentes et surtout, on peut penser qu'elles n'affectèrent jamais l'ensemble des ethnies. En revanche, si les Galibi entretenirent de bonnes relations avec certaines expéditions européennes, il n'en est pas moins vrai qu'ils conduisirent à leur perte cinq tentatives connues de colonisation de la Guyane entre 1570 et 1640.

La situation se trouva quelque peu modifiée à la toute fin du XVI^e siècle, lorsque vinrent se réfugier sur l'Oyapock les Yayo, fuyant les persécutions espagnoles à Trinidad. Réputés bons marins, ils dominaient en outre déjà nombre de techniques européennes. Tant sur le Maroni qu'à Cayenne, ils furent mal accueillis par les Galibi, auxquels ils étaient pourtant apparentés. Ils entretenirent en revanche de bons rapports avec les peuples de langues arawak. Leur chef Anakayouri, dont parlent les voyageurs de cette époque, Harcourt (1926) et Jesse des Forêts (Forest, 1914) prit même la tête d'une fédération régionale, menant plusieurs attaques victorieuses contre les Galibi, les Norak et les Meye.

C'est seulement après 1650 que les Européens (Anglais puis Hollandais au Surinam, Français à Cayenne et

encart I
 Commentaires d'Artur sur l'Expédition de Poncet de Brétigny,
 1644 et 1645 [*Extraits*]

Lorsque [les Galibi] venoient vendre des vivres ou toute autre chose au Camp ou dans les habitations particulières, on leur en voloit toujours une partie. Ceux de Cabassou étoient continuellement pillés par les François de Cépérou et les plaintes qu'ils en venoient souvent faire étoient inutiles, la faim rendant sans effet toute les deffences qu'on pouvoit faire d'y aller, même sous la peine de la vie.

[La petite colonie de Français, réduite à la misère, a eu vent d'une attaque prochaine des Galibi. Elle entend les prendre de vitesse.]

“Le 14 février, arrivèrent à Rémire cinq capitaines de Sauvages, Pagaret, Yaoui, le piaye de Macouria et deux autres en deux pirogues, qui portoient, eux compris, vingt neuf hommes. Ils descendirent à Montjoli, d'où ils vinrent par terre au camp. Ils ne parurent pas agir avec la même franchise et la même aisance qu'ils avoient accoutumés. [...] Ils dirent pour s'excuser de n'avoir rien apporté, qu'ils ne venoient que pour faire une pêche à Mahury. On fit semblant de les croire pour les entretenir dans leur sécurité, mais on n'hésita pas à profiter de l'occasion de se défaire tout à la fois de ces cinq capitaines et des trois autres qui se trouvoient alors à Mahury, également faciles à surprendre. L'exécution ne fut différée que jusqu'à la nuit.”

“On avoit recommandé à Vertaumon, en lui donnant l'ordre d'attaquer le Carbet de Cabassou, d'envoyer incessamment à Rémire, la grande barque de la Compagnie qui se trouvoit alors à Cépérou. [*Le village est vide*]. On mit le feu aux cases après les avoir pillées et l'on se rendit sur le bord de la mer pour aller tout de suit le long des anses à l'habitation du piaye de Macouria. Les barques suivoient par mer. On n'y trouva de même personne et on traita cette habitation comme la première.

[...] “De retour de cette expédition, on envoya à Cabassou un gros détachement qui y prit poste et comme il y avoit quantité de vivres qu'il étoit pénible de voiturer à Rémire et que l'on avoit plus de pein, presque tout le camp s'y transporta.

[...] Le plus précieux de tout le butin qu'on y fit sur les Sauvages dans ces différentes expéditions consistoit en quarante huit hamacs. [...] Ces hostilités comme on le voit, avoient abouti à peu de chose. On n'avoit tué que trente ou quarente Indiens de tout âge et de tout sexe. Ils n'étoient par conséquent que médiocrement affoiblis et on devoit désormais les regarder comme des ennemis irréconciliables. On jugea donc à propos de se fortifier contre eux du secours des Palicours et des Maraones, anciens et naturels ennemis des Galibis et pour cet effet, de faire alliance avec ces Indiens.”

Bibliothèque Nationale, ms. n.a.f. 2571, livre 1.

Portugais dans l'embouchure de l'Amazone) s'installèrent définitivement sur la côte. Jusqu'à cette date, on peut admettre que bien des groupes de l'intérieur ignoraient encore leur existence ou du moins ne les connaissaient qu'à travers les rumeurs colportées de village à village, alors que sur la côte, baisse démographique, changement technologique, introduction de nouvelles plantes cultivées comme la canne à sucre, le bananier ou les *Citrus* étaient déjà largement avancés.

De la colonisation à la dépendance : le miroir aux alouettes, 1650-1790

La fixation des puissances européennes dans des zones relativement stables bien que restreintes, va totalement modifier la situation des populations amérindiennes.

Dans la période précédente, les Amérindiens encore totalement maîtres du jeu utilisaient les Européens de passage pour régler leurs conflits.

Après 1650, la situation va totalement s'inverser. Français et Portugais vont, tout le long de la côte d'Amapá, se battre par Amérindiens interposés, ce qui entraînera un cortège de représailles, déportations et immigrations.

A ces conflits, vont s'ajouter des missions d'exploration visant à mieux connaître l'arrière-pays et ses richesses réelles ou supposées. L'une des plus célèbres est celle des Pères Grillet et Béchamel qui, en 1674, explorèrent l'Approuague et le Camopi. Très rapidement, la situation sanitaire va modifier le peuplement de l'intérieur, en particulier chez les populations artificiellement agglomérées autour des forts et des missions religieuses. Peuplée harmonieusement au début du XVII^e siècle, la Guyane va, en 150 ans, devenir le désert humain qu'elle est encore largement de nos jours.

Pour compenser la dépopulation, les Portugais d'abord, les Hollandais ensuite, vont armer leurs protégés respectifs, Galibi pour ceux-ci, Wayãpi et alliés pour ceux-là, afin de leur faire faire des prisonniers dans les ethnies de l'intérieur des Guyanes. On peut affirmer sans grand risque d'erreur que vers 1730 pratiquement tous les Amérindiens de la région avaient eu à subir plus ou moins directement et plus ou moins intensément les conséquences de cette situation politique.

Entre 1650 et 1700, plusieurs tribus disparaissent en tant qu'entités culturelles, même si leurs survivants sont intégrés dans des groupes plus dynamiques.

- C'est le cas des Yáyo, incorporés aux Palikur (Grenand et Grenand, 1987).

- C'est le cas des Arakare dont les ultimes survivants migrent dans la région du Rio Trombetas au Brésil.

- Dans le même temps, les Galibi passent de 3 000 à 1 500.

- Les Palikur tombent de 2 500 à un millier (Hurault, 1972).

- Les Maraon et les Arua, particulièrement victimes des luttes franco-portugaises, soit sont déportés au Para, soit se réfugient en Guyane Française en divers points de la côte entre l'Oyapock et Kourou où ils seront souvent par la suite nommés *réfugiés portugais*.

- Les autres, dispersés en petits groupes dans les marais les plus impénétrables de la région comprise entre l'Araguari et le Calçoene, survivront jusqu'à la Révolution Française.

Dans les dernières années du XVII^e siècle, les Jésuites, forts de leurs réussites boliviennes et paraguayennes, s'installèrent en Guyane Française. Relativement conscients de la décadence amérindienne, ils cherchèrent à la fois à en tirer profit sur le plan de l'évangélisation mais aussi à créer des noyaux de peuplement indigènes stables, susceptibles de participer au développement agricole du pays. Ils se tournèrent d'abord vers les Galibi et les *réfugiés portugais*, créant les deux missions de Kourou (1718-1765) et celle de Sinnamary (1745-1769). Ces missions, ainsi que la plantation de Loyola à Rémire (Le Roux, 1994), mises en valeur par des esclaves africains, seront considérées à l'époque comme les fleurons de la réussite des Jésuites et leur attireront bien des inimitiés dans la société coloniale d'alors.

Désireux avant tout d'offrir de nouvelles âmes à Dieu, les Jésuites se tournèrent aussi vers l'intérieur, alors peuplé, soit d'ethnies déjà en place, soit de groupes réfugiés (Makapa, Kusari) refluant de l'Amapa devant les raids esclavagistes des Portugais et de leurs alliés Wayãpi. C'est ainsi qu'ils créèrent les missions de St Paul (1733-67) et de Ste Foy de Camopi (1740-65). Il semble que les Amérindiens, abandonnant leurs villages de l'intérieur, se soient dans une large proportion laissés convaincre par les missionnaires de venir s'installer au voisinage des missions. Les seuls groupes qui se tinrent à l'écart furent :

- les Norak de l'Approuague, chasse gardée des traiteurs de Cayenne ;

- les Kalana, groupe éminemment hostile comme il fut dit ;

- les Emerillon, qui ne seront "découverts" qu'après la fermeture des missions.

Il est certain qu'en fournissant généreusement leurs ouailles en perles, haches, couteaux et autres objets métalliques, les missionnaires parvinrent assez rapidement à éliminer de la région les traiteurs, alors leurs principaux concurrents commerciaux. Quoique peu nombreux, les traiteurs ont certainement joué un rôle non négligeable dans le façonnement du type de contact que les Amérindiens ont entretenu jusqu'à nos jours avec les Européens ou les Créoles. Souvent gens de peu, petits planteurs et soldats permissionnaires, ils tentaient par le commerce avec les Amérindiens, d'améliorer leurs maigres revenus. Si la violence est rarement évoquée à leur sujet, ils furent en revanche assez coutumiers de l'usage de la tromperie. On doit en particulier leur imputer l'introduction des alcools forts comme moyen de tourner plus facilement le troc à leur avantage.

Pour en revenir aux missions, leur problème le plus aigu résidait dans le rassemblement sur une aire restreinte de groupes de cultures et de langues différentes. Ainsi à Ste Foy de Camopi, composée initialement de groupes tupi-guarani (Akokwa, Way, Piriú), l'installation de groupes karib apparentés aux actuels Tirio (Aramakoto, Kaiku-

second encart : projet de régleme nt du Gouverneur avec réponse de la main du Régent en marge, Bibliothèque Nationale, ms. n.a.f. 2578, p. 702.

<p>Ordres du Roy qui regardent les Indiens</p>	<p><i>Réglement que le Sieur d'Orvilliers, Gouverneur de l'Isle de Cayenne et Province de Guyane a rendu sous le bon plaisir du Roy et sur lequel il demande les ordres de Sa Majesté</i></p>
<p>1) Tous ces Indiens sont sujets de Sa Majesté et subordonnés au Gouverneur</p> <p>2 et 3) Sa Majesté a approuvé ces deux articles</p> <p>4) Cet article ne doit point être observé. Sa Majesté s'en remet au surplus à la prudence du Gouverneur. Cet article est dangereux et ne doit point être observé, sauf au Gouverneur à y apporter l'ordre qu'il jugera à propos pour empêcher le scandale</p> <p>5) Sa Majesté a approuvé cet article</p> <p>6) Sa Majesté a approuvé cet article, sauf au Gouverneur à changer les capitaines quand il jugera à propos pour le bien du service</p> <p>7) Cet article ne doit point être observé et il ne faut pas tirer à la rigueur</p> <p>8) Sa Majesté a approuvé cet article à condition qu'il en sera usé avec prudence</p> <p>9) Sa Majesté a approuvé cet article</p> <p>Fait à Paris, le 23 Février 1722 Signé: Louis</p>	<p>1) Que tous les Indiens sont sujets de Sa Majesté depuis Oyapock jusqu'à Marony et subordonnés au Gouverneur de Cayenne.</p> <p>2) Que tout Indien qui aura querelle avec un autre, ou aura été insulté, ne se vengera point et viendra se plaindre au Gouverneur qui luy rendra justice.</p> <p>3) Défenses aux filles, à peine de la vie, de faire mourir leurs enfans en couche.</p> <p>4) Qu'un garçon qui abusera d'une fille sera obligé de l'épouser, s'ils se conviennent l'un et l'autre, et que les hommes et femmes mariées qui auront commerce scandaleux subiront la pénitence qui leur sera enjoite par les missionnaires.</p> <p>5) Défendons à aucun Indien chrétien d'être piaye ou d'avoir commerce avec piayes à peine d'exil.</p> <p>6) Ordonné à tous les Indiens baptisés et non baptisés de se mettre en village sous leur capitaine, lequel aura une lettre du Gouverneur qui observera que tous les capitaines soient ceux qui doivent l'être par hérédité de famille, comme il s'est pratiqué de tout tems parmi eux.</p> <p>7) Que les Indiens non chrétiens n'aient qu'une femme.</p> <p>8) Que les Indiens n'aient point de commerce avec leurs filles comme il arrive quelquefois parmi eux, sous peine de châtement.</p> <p>9) Que les Indiens qui trouveront des soldats ou nègres dans le chemin de Surinam sans le congé du Gouverneur avec son cachet dont il a été donné une empreinte à chaque chef, les arreteront, et en cas de défense et qu'il ne puissent s'en saisir, ils tireront dessus et seront payés à 50 livres par chaque déserteur ou maron qu'ils amèneront.</p> <p>Fait à Cayenne en 1718</p>

shiana, Aramisho) ne se fit pas sans heurts et échoua en partie. En 1740, un officier du roi, Chabrilan, eut à arbitrer une querelle entre Aramakoto et Kaikushiana, préalablement envenimée par les Piriu.

A cela s'ajoutait l'épuisement des parcelles agricoles dans la vicinité des missions, dû à la concentration d'un trop grand nombre de familles : ainsi on connaît, grâce à la carte de Mentelle, trois emplacements successifs de la mission de St Paul. Extérieurement enfin, la vie des missions fut perturbée :

- sur la côte par des descentes de corsaires anglais,
- dans l'intérieur par des raids esclavagistes qui projetèrent les Wayäpi sur la scène après 1720.

Il semble en effet que l'histoire du sud de la Guyane ait été largement conditionnée par ces raids pendant une période allant de 1720 à 1780. Les Portugais du Pará ayant précédemment établi quelques liens dans les missions du bas Xingu avec un puissant groupe de tribus, nommé tour à tour *Indiens des Portugais* ou *Oyampi*, surent utiliser à leur profit sa migration au nord de l'Amazone entre le Jari et l'Araguari. Ils se servirent de lui en échange d'armes et d'outils métalliques pour, d'un côté faire capturer des esclaves chez les groupes intacts du plateau guyanais, de l'autre affaiblir par le même procédé les villages amérindiens les plus proches des missions jésuites. Il faut dire que les Portugais étaient aidés dans cette tâche coloniale par leur parfaite maîtrise de la *lingua geral*, langue amérindienne devenue langue de catéchèse et appartenant à la famille des langues tupi et donc très proche de celle des Wayäpi (Grenand, 1989).

Armés de fusils, les Wayäpi se tournèrent d'abord (1720-1750) vers les affluents brésiliens de l'Oyapock. Les Amérindiens qui ne furent pas capturés à cette époque furent amenés à se rapprocher rapidement des missions jésuites, lesquelles ne semblent pas avoir été directement inquiétées. Ce fut le cas des Aramakoto (1735), des Taripi (1737) et des Kusari (1743). Il est difficile de savoir si un "encadrement" religieux et militaire préside à tous les raids des Wayäpi ; les traditions orales de ceux-ci et celles des Wayana donnent la plupart d'entre eux comme des conflits intertribaux spontanés. Il en fut ainsi des attaques menées contre les communautés wayana, upului et namikwan réparties de part et d'autre des versants des Tumuc-Humac vers les années 1760 (Grenand, 1982 ; Tilkin-Gallois, 1986).

En revanche l'attaque contre les Kusari (1743) semble avoir été secondée par les Portugais. Outre le regroupement autour des missions jésuites, ces hostilités amenèrent les autres Amérindiens menacés, surtout les Wayana, à résister en fortifiant leurs villages ou en se réfugiant sur les inselbergs. En 1766, le naturaliste Patris et son compagnon Tony (Tony, 1842) nous les dépeignent comme une société guerrière aux mœurs austères. Pendant les deux décennies suivantes, les Wayana opérèrent un glissement progressif vers le Camopi dans l'espoir de bénéficier de l'alliance des Français et de leurs produits de traite. L'Oyapock ayant été virtuellement abandonné par la France après 1789 et la pression wayäpi se relâchant au sud, les Wayana revinrent rapidement à leur habitat premier.

Vers la fin du XVIII^e siècle, le panorama des sociétés indigènes a totalement changé par rapport au siècle précédent.

Les grandes sociétés côtières, Galibi et Palikur, très diminuées culturellement et numériquement, survivent tant bien que mal en marge de la société coloniale.

Néanmoins après l'expulsion des Jésuites prononcée en 1765 et effective deux ans après, une bonne partie des Galibi de Kourou et de Sinnamary ira rejoindre le noyau semi-indépendant du bas Maroni, cette région constituant un véritable *no man's land* entre les Guyanes française et hollandaise. Avec l'assistance bienveillante des Hollandais, ils se lanceront même dans des expéditions contre les Amérindiens du territoire français, en particulier les Emerillon de l'Inini, petit groupe tupi-guarani ayant échappé aux missions jésuites. En dépit des avertissements lancés par Brisson de Beaulieu en 1767, leurs attaques ne cesseront que lors de l'installation des Noirs Ndjuka puis des Noirs Boni (Aluku).

Entre temps, les Galibi essayèrent également de subjuguier les Wayana et installèrent même une base sur l'Itany, en amont du confluent de l'Oulemali. Il semble que ces tentatives prirent fin vers 1780, après un combat fluvial dans le haut Itany dont la tradition orale wayana a gardé le souvenir. Ces barouds d'honneur des Galibi montrent à quel point la tradition guerrière était forte chez cette nation, même après un siècle de domination européenne quasi totale.

En dehors des Galibi et Palikur, les autres populations côtières étaient pratiquement éteintes ou représentées par de pitoyables débris inféodés à quelques traiteurs ou planteurs, eux-mêmes détritiques des rêves coloniaux.

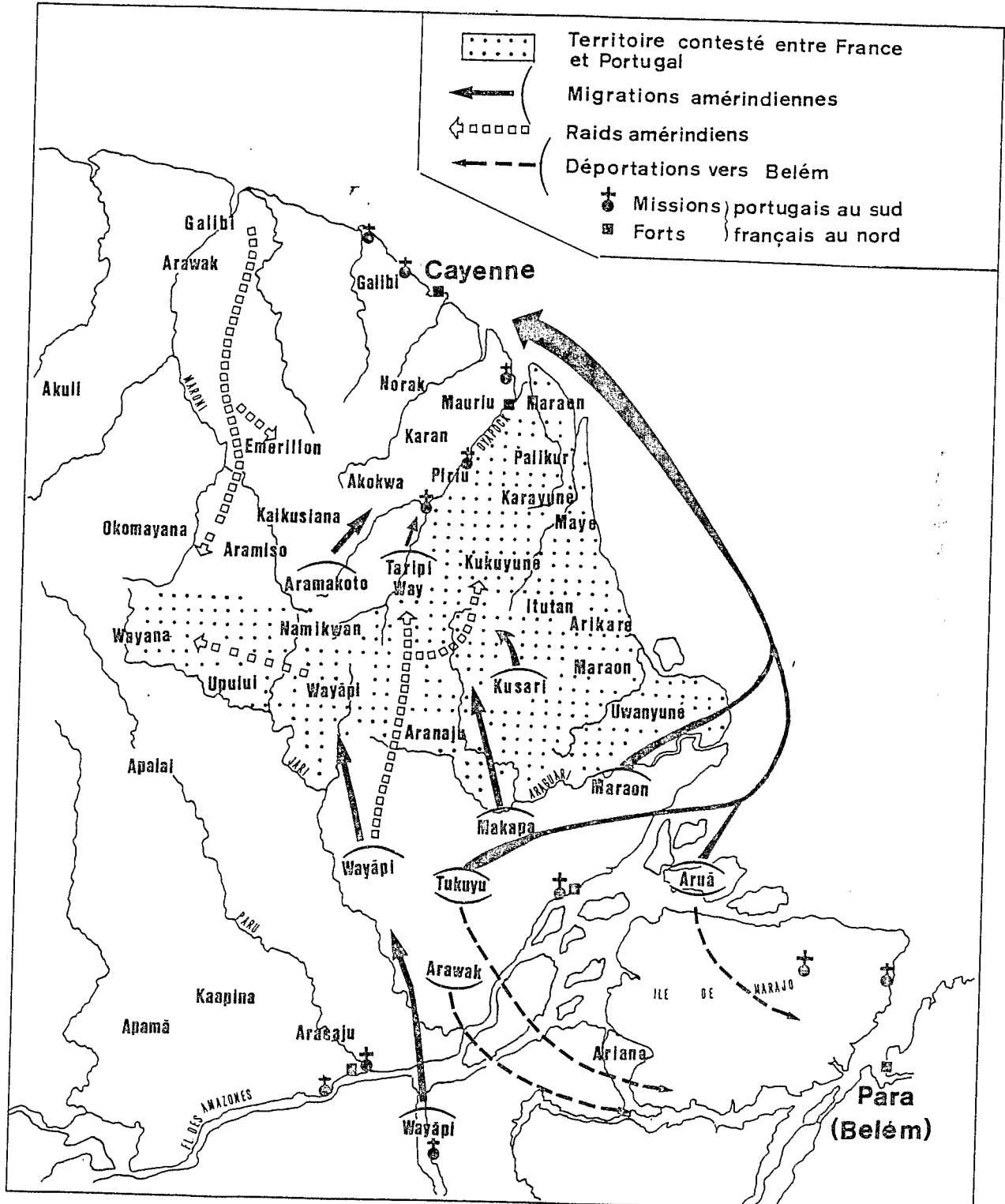
Dans le territoire contesté par les Portugais entre Oyapock et Amazone, survivaient cependant au sud du pays palikur, soit des groupes dispersés de Maraon et d'Arua (famille arawak), soit des réfugiés des possessions portugaises plus *caboclos* qu'Indiens, connus sous les sobriquets de Kari-puna ou de Tapuya. Pour les assister, l'administration coloniale française ouvrit en 1784 deux petites missions, Counani et Macari. Malheureusement, en les regroupant, le seul résultat tangible quoiqu'involontaire de ces missions, fut de les livrer aux Portugais qui les enlevèrent et les déportèrent en 1790.

Dans le moyen Oyapock, une tentative du même ordre fut faite à l'ancienne mission jésuite de St Paul, qui rassembla les 172 personnes qui représentaient les descendants des dix populations indigènes, 9 000 personnes environ, qui peuplaient le bassin de l'Oyapock 90 ans plus tôt.

Dès la Révolution de 1789, un homme lucide, le député Pomme, eut le mérite de montrer que les regroupements de ce genre n'avaient pour résultat que d'accélérer l'extinction des Amérindiens.

Le dernier événement important du XVIII^e siècle fut l'installation des Noirs Marrons sur le Maroni. Rappelons qu'elle commença par l'arrivée des Noirs Boni ou Aluku dans le bas Maroni, pourchassés par les Hollandais, qui avaient trouvé dans les Ndjuka de la Cottica et du Tapanahoni, un groupe plus ancien de Noirs Marrons,

LES AMÉRINDIENS DU CONTESTÉ ET DE LA GUYANE (1700-1750)



d'insolites alliés. Après un échec de statu quo avec les Français en 1783, les planteurs refusant l'installation de Noirs libres dans le voisinage des plantations, les Boni refluèrent peu à peu vers l'amont du fleuve, non sans combattre, et occupèrent vers 1800 le Marwini où ils furent accueillis par les Wayana. En aval, à la demande des Hollandais, qui installèrent chez eux un délégué permanent, les Ndjuka leur barrèrent toute fuite possible en s'établissant sur le moyen Maroni. Cette situation allait renforcer pour 70 ans encore l'isolement des Wayana.

L'oubli, 1790-1930

Pendant toute la période précédente, le nombre encore relativement important des Amérindiens leur permit de jouer un rôle non négligeable dans la vie de la Guyane.

En particulier, il faut savoir qu'ils fournissaient aux colons une bonne partie de leurs produits alimentaires, sans compter les produits de cueillette à valeur commerciale, tels le cacao, ou la salsepareille.

En particulier, Yannick Le Roux (1995) a bien montré que le modèle amérindien d'exploitation du milieu (agriculture itinérante sur brûlis et non défrichement permanent à l'europpéenne) fut massivement, et à juste titre, adopté par les petits colons, au grand dam de l'Administration coloniale.

En outre, à partir de 1770, un certain engouement philosophique les place au premier plan des préoccupations de bien des administrateurs royaux, même si le résultat le plus évident fut d'accélérer leur extinction. En revanche à partir de 1790, l'Administration n'inclut plus guère que de loin en loin les Amérindiens dans ses projets sans suite de développement du pays.

Vers 1820, du point de vue de son peuplement indigène, la Guyane française offre un contraste important entre les groupes semi-contrôlés du nord du pays (Galibi, Palikur, derniers descendants des groupes de l'Approuague et de l'Oyapock) et les tribus isolées du centre et du sud (Wayana, Emerillon, Wayäpi).

Il serait cependant inexact de dire que les anciens habitants du centre et du sud du pays s'étaient totalement éteints.

Si les auteurs du XVIII^e et du XIX^e siècles nous apprennent peu sur cette question des fusions intertribales, les traditions orales de toutes les nations amérindiennes se montrent en revanche particulièrement explicites : divers processus d'alliance ou d'adoption ont permis, de-ci de-là, à des groupuscules de s'intégrer aux grands groupes survivants. Ces mécanismes, sans doute déjà très opérants dans les siècles passés, ont joué un rôle essentiel dans la période allant de 1790 à 1840.

- Vers 1780-90, des Aramisho semblent avoir suivi les Galibi dans le bas Maroni après leurs échecs contre les Wayana, tandis que d'autres fusionnèrent avec les Emerillon.

- D'autres groupes apparentés aux Tirio, des Okomayana, des Aramisho encore, auraient reflué vers le haut Tapanahoni pendant la même période pour fusionner plus tard avec les Wayana.

- Les Kaikushiana, bien que de langue karib, après avoir échappé en grande partie aux missions jésuites, choisirent après 1820 de se mettre sous la protection des Wayäpi, quelques familles fusionnant pour leur part avec les Emerillon.

- Pendant la période d'abandon total de l'Oyapock par l'Administration (1795-1815), des Way et des Piriu, pourtant très déculturés, s'enfoncèrent individuellement vers le sud du pays et s'agrégèrent aux Wayäpi.

- Les derniers Norak du moyen Approuague enfin, après 1830, émigrèrent par l'Inipi sur l'Oyapock et s'intégrèrent rapidement aux Wayäpi du moyen fleuve.

Selon l'importance des groupes, ces migrants eurent des sorts variés, allant de l'intégration totale à un statut temporaire de semi-indépendance. La décadence démographique des tribus d'accueil accéléra souvent le processus de fusion.

Le grand événement du XIX^e siècle fut l'entrée des Wayäpi en Guyane Française.

Le monde est tout petit : on le doit bizarrement à un avatar des guerres napoléoniennes. Menacés d'enrôlement forcé par leurs alliés Portugais pour enlever Cayenne aux Français en 1815, la plupart des Wayäpi émigrèrent sur les formateurs de l'Oyapock. Ethnie puissante, 5 000 personnes environ divisées en sous-groupes, ils remplacèrent bien vite les liens commerciaux qu'ils avaient avec les Portugais par d'autres avec les Français. Probablement en raison de la navigation difficile sur le Jari et de la saine dispersion de leurs villages en forêt, les Wayäpi avaient pu jusqu'à présent échapper aux aspects les plus négatifs de ces liens (travail forcé et maladies importées).

En revanche, entre 1819 et 1830, plus de 50% des Wayäpi s'installèrent le long de l'Oyapock et sur les bas cours de ses affluents, où les visites de traiteurs véhiculeurs de maladies purent atteindre la plupart des villages de cette région. Dès 1840, la population wayäpi avait diminué des deux tiers et le Gouverneur, face à cette situation, dut réglementer l'accès dans l'Oyapock. Il s'agit là du seul acte vraiment efficace promulgué par l'Administration coloniale durant toute cette période.

En dehors des conséquences du contact avec les Français, les Wayäpi eurent durant le même temps à régler le contentieux qui les opposait aux Namikwan et surtout aux Wayana.

- Les premiers furent dispersés ;

- Avec les seconds, une paix solennelle fut conclue sur le Jari entre 1830-1840, qui eut pour conséquence l'introduction dans les villages du sud du pays wayäpi des objets de traite hollandaise, véhiculés par les Noirs Boni puis relayés les Wayana.

Au nord, les Wayäpi et surtout les Emerillon, réfugiés entre Inini et Inipi eurent à faire face à une tentative d'installation des Noirs Boni sur le Camopi et l'Oyapock. Si les Boni semblent s'être fort mal conduits avec les Amérindiens, allant même jusqu'à assassiner Waninika, chef suprême des Wayäpi, ils furent à leur tour stupidement massacrés, alors qu'ils cherchaient à prendre contact pacifiquement avec les Français au fort de Cafésoca (Bas Oyapock) en 1842.

Ainsi, les Amérindiens du sud de la Guyane connurent jusque vers 1850 des remous importants, aboutissant à une décadence puis un isolement total du gros des Wayâpi et des Wayana. A l'opposé, ceux du nord du pays ne firent guère parler d'eux. Abandonnés par l'administration, Palikur et Galibi se replièrent sur eux-mêmes, entretenant quelques rapports de commerce avec des compères créoles ou, pour les Galibi, avec le personnel pénitencier de Saint Laurent du Maroni. Le seul événement notable sera la session par la France au Brésil de la rive droite de l'Oyapock, qui amènera en 1900 l'immigration massive des Palikur sur la rive gauche de ce fleuve. Frappés par une épidémie de paludisme particulièrement violente, les deux tiers des survivants retourneront pourtant au Brésil dès 1910. Après 1850, l'abandon total des Amérindiens de la côte par l'Administration française sera identique pour les populations de l'intérieur. Le médecin Jules Crevaux (1883), puis le géographe Henri Coudreau (1893) essaieront en vain d'attirer l'attention des pouvoirs publics sur les Wayana, dernière population amérindienne puissante du pays. Grâce à leurs ouvrages, nous avons une image précise de l'état des trois ethnies survivantes dans le sud de la Guyane à la fin du XIX^e siècle. L'évidente sympathie qu'ils



"Un groupe d'Indiens Galibi à Tracoubo, dans les toutes dernières années du XIX^e siècle".

témoignent à leurs hôtes est assombrie par le pronostic de leur irrémédiable extinction. Écoutons parler Coudreau :
Pauvres Oyampis, les voici bien décadents ! De six mille, ils sont tombés à 300 ! Plus de grandes fêtes comme les Roucouyennes [Wayana], pas de pono, pas de maraké, occasions de rassemblement, d'émulation et qui les obligent à avoir de grands abatis [sic] pour fournir à leur énorme consommation de cachiri. [...] Pauvres Indiens ! Ils finiront par disparaître complètement de leurs forêts natales. Les dieux indiens sont cruels pour leur peuple. (Coudreau, *ibid.* : 548).

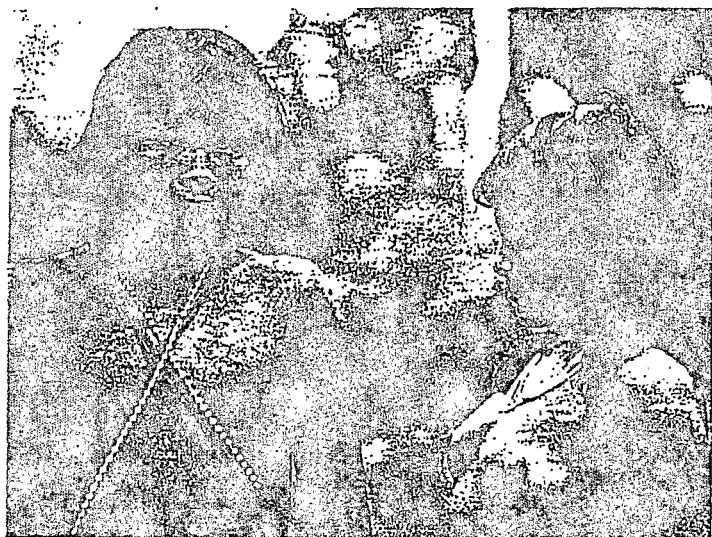
La Guyane de l'époque, ballottée entre deux démons, l'or et le bagne, semble en effet n'avoir eu que faire du sort de ses premiers habitants. Sinon de les exhiber en métropole lors des expositions coloniales (Collomb, 1992).

Les dernières décennies du XIX^e et le début du XX^e siècles virent se dessiner les entités ethniques et territoriales que nous connaissons encore aujourd'hui.

- Les différents sous-groupes wayana occupèrent définitivement l'Itany et se fondirent en une tribu unie, cultivant des relations intervillageoises, du Tapanahoni au Jari et de l'Itany au Paru.

- Chez les Wayâpi en revanche, les anciens clans fondés sur un ancêtre totemique cessèrent d'être opérants et la fin du siècle vit la fragmentation de la tribu en quatre nouveaux sous-groupes géographiquement isolés les uns des autres : Kuc, Amapari, haut Oyapock, moyen Oyapock. Ces formations ne se firent pas sans heurts, telle la vendetta qui opposa, dans les années 1880, les villageois des sources de l'Oyapock à ceux de l'Amapari.

Vers les années 1930, l'isolement des Amérindiens de l'intérieur était tel que les Wayana et les Emerillon furent redécouverts par la mission Monteux-Richard en 1931 et les Wayâpi par le Dr Heckenroth en 1939.



"Le jeune Se'u, nommé José par les Brésiliens et Suitman par les Créoles, ici en 1927 accompagné de son épouse Waway. Devenu chef, il fut parmi les premiers Wayampi à accepter la tutelle des Français et la sédentarisation au confluent de l'Oyapock et du Cumopi. Extrait de *Índios e explorações geográficas*, par le Marechal Boanerges Lopes de Sousa, Conselho Nacional de Proteção aos Índios, Rio de Janeiro, 1955. Cliché Hervé Collart".

En manière de conclusion : L'Inini et l'indigénisme français depuis 1930

Entre 1931 et 1958, on doit à une succession d'hommes remarquables, le Dr Heckenroth, le Préfet Vignon et l'ingénieur géographe Hurault, d'avoir su porter à la connaissance des dirigeants de notre pays les civilisations si attachantes des Amérindiens et d'avoir su montrer le caractère involontairement meurtrier de l'alternance des politiques d'abandon et d'assimilation qui leur avaient été appliquées dans les siècles passés.

Cherchant un moyen terme entre l'assistance (en particulier sanitaire) et le respect des modes de vie, Jean Hurault insuffla un esprit nouveau dont purent bénéficier la plupart des Amérindiens et des Noirs Réfugiés de Guyane. Cette efficace protection, qui sut échapper à l'odieuse image de la réserve, trouva sa mesure dans le cadre légal du Territoire de l'Inini. En se gardant bien de promulguer un statut des personnes et en mettant le territoire sous l'autorité du Gouverneur, l'Inini, tout en reconnaissant l'autonomie de fait des populations tribales (Amérindiens et Noirs Marrons) leur assurait, par l'intermédiaire des postes de gendarmerie de Grand Santi, Maripasoula et Camopi, une discrète tutelle. Sur le plan démographique, cette politique porta pleinement ses fruits puisqu'après 1960 l'on assista partout à un rapide essor des communautés. Réduits à 800 en 1947, les Amérindiens de Guyane dépassent aujourd'hui largement le chiffre de 5000 personnes [Grenand et Grenand, 1990].

En 1968, la départementalisation totale de la Guyane modifia la situation. La création des communes de l'intérieur fit de leurs habitants indigènes de bien étranges citoyens français ou des étrangers sur leurs propres terres pour ceux d'entre eux qui, tels les Wayana, refusèrent la citoyenneté vide de sens. Dans les deux cas, la situation était fautive et source de tous les problèmes actuels. Il est intéressant de noter que l'arrêté préfectoral de 1968 limitant l'accès dans le sud du département et protégeant les populations autochtones, revient, de fait, à recréer l'ancien Territoire de l'Inini.

Dans l'esprit du législateur, offrir la citoyenneté française aux premiers habitants de la Guyane était sans conteste une idée belle et généreuse. C'était leur apporter dans un mélange élan, l'école laïque mais aussi francophone, les allocations familiales mais aussi le RMI, l'assistance sanitaire mais aussi les prélèvements obligatoires : bref, c'était régler le particularisme amérindien par l'assimilation avec, en théorie, toutes les garanties de la démocratie à la française. Or les faits continuent avec une intrigante obstination à démentir les idées. Que ce soit chez les Wayāpi des sources de l'Oyapock, ou bien plus curieusement chez les Galibi de la commune d'Awala-Yalimapo, il est encore des Amérindiens pour se penser comme membres de nations alliées à la France, avec tout ce que cela implique dans l'ordre politique et de la diplomatie. Le port du calimbe ou celui du blue jeans ne change rien à l'affaire.

L'esprit de la République n'a pas réussi là où avaient échoué les injonctions du Roy. Cela mérite pour le moins d'être médité.

Ouvrages cités

Aublet, Fusée, 1777 [1775]. - *Histoire des plantes de la Guyane française*, reprint J. Cramer, Vaduz, Londres et Paris.

Boomert, Arie, 1980. - "The Sipaliwini Archeological complex of Surinam : a summary", *Nieuwe West-Indische Gids*, n° 2 : 94-107. Utrecht.

Boomert, Arie, 1981. - "The Taruma phase of Southern Suriname", *Journal of the Walter Roth Museum*, vol. IV, n° 1-2 : 104-157, Georgetown.

Briand, Jérôme, Jérémie, Sylvie et Vacher, Stéphane, 1995a. - *Sinnamary : Barrage de Petit Saut, Bilan scientifique 93* : 39-47. Service Régional de l'Archéologie, DRAC-Guyane, Cayenne.

Briand, Jérôme, Jérémie, Sylvie et Vacher, Stéphane, 1995b. - "Programme archéologique de Petit Saut, Guyane Française : étude préliminaire du mobilier céramique", *Comptes rendus du XV^e congrès international de la Caraïbe*, Basse Terre.

Collomb, Gérard, 1992. - *Kaliña, des Amérindiens à Paracourari*, photographies du Prince Rolland Bonaparte, Créaphis, Paris.

Coudreau, Henri, 1893. - *Chez nos Indiens : quatre années de la Guyane Française (1887-1891)*, Hachette, Paris.

Crevaux, Jules, 1883. - *Voyages dans l'Amérique du Sud*, Hachette, Paris.

Decoudras, Pierre-Marie, 1979. - "Cartes anciennes", plan 18, *Atlas des départements d'Outre-Mer*, IV : La Guyane CEGE-ORSTOM, Paris.

Evans, Clifford et Meggers, Betty, 1978. - "Lowland South America and the Antilles", in *Ancient Native Americans*, Jesse Jennings ed. : 543-591, W.H. Freeman and Co, San Francisco.

Forest, Emily, 1914. - *A Waloon family in America*, Brit. Museum, ms. Sloane 179 B, Londres. [Contient le récit original de l'expédition de JESSE DES FORETS, 1623-1624].

Grenand, Françoise, 1989. - *Dictionnaire wayāpi-français. Lexique français-wayāpi (Guyane Française)*, coll. Langue: Sociétés d'Amérique Traditionnelle, n° 274. Peeters/SELAF, Pa

Grenand, Françoise et Grenand, Pierre, 1987. - "La côte d'Amapá, de la bouche de l'Amazone à la baie d'Oyapock, à travers la tradition orale palikur", *Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi*, serie Antropologia, vol. 3, n° 1 : 1-77, Belem.

Grenand, Pierre, 1980. - *Introduction à l'étude de l'univers wayäpi : ethnoécologie des Indiens du haut Oyapock*, coll. Tradition Orale, n° 40, Selaï, Paris.

Grenand, Pierre, 1982. - *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayäpi*, coll. Travaux et Documents, n° 148, ORSTOM, Paris.

Grenand, Pierre, 1995. - "De l'arc au fusil : un changement technologique chez les Wayäpi de Guyane", in *Transitions plurielles : exemples dans quelques sociétés des Amériques*, Françoise Grenand et Vladimir Randa eds., coll. Langues et Sociétés d'Amérique traditionnelle, n° 349 : 23-53, Peeters-Selaï, Paris.

Grenand, Pierre et Grenand, Françoise, 1990. - *Les Amérindiens, des peuples pour la Guyane de demain : dossier socio-économique*, coll. La Nature et l'Homme, ORSTOM, Cayenne.

Harcourt, Robert, 1926 [1613]. - *Voyage of Discoverie to Guiana*. Hakluyt Society, second series, n° LX, Londres.

Hurault, Jean, 1965. - "La population des Indiens de Guyane Française", *Population*, n° 4 : 603-632, Institut national d'études démographiques, Paris.

Hurault, Jean, 1965. - "La population des Indiens de Guyane Française", *Population*, n° 5 : 801-828, Institut national d'études démographiques, Paris.

Hurault, Jean, 1966. - "La population des Indiens de Guyane Française", *Population*, n° 2 : 333-356, Institut national d'études démographiques, Paris.

Hurault, Jean, 1972. - *Français et Indiens en Guyane*, coll. 10 x 18, UGE, Paris.

Hurault, Jean et Pouliquen, Monique, à paraître. *Recueil de textes inédits sur les Indiens de Guyane*, ms.

Keymis, Laurence, 1722 [1596]. - "Relation du voyage de Laurence Keymis", in François Corréal, *Voyages aux Indes Occidentales*, Amsterdam, BN 8°, P. 63, Paris.

Lavallée, Danièle, 1995. - *Promesse d'Amérique : la préhistoire de l'Amérique du Sud*, coll. La mémoire du temps, Hachette, Paris.

Le Roux, Yannick, 1994. - *L'habitation guyanaise sous l'Ancien Régime : étude de la culture matérielle*, thèse de doctorat, Ecole des Hautes Études en Sciences Sociales, Paris.

Meggers, Betty J. et Evans, Clifford, 1957. - *Archeological investigations at the mouth of the Amazon*, Bureau of American Ethnology, Bulletin n° 167, Smithsonian Institution, Washington.

Metraux, Alfred, 1927. - *Les migrations historiques des Tupi-Guarani*, Journal de la Société des Américanistes, n.s., t. 19, Paris.

Puaux, Oliver, 1993. - *Sinnamary : Barrage de Petit Saut, Bilan scientifique 93* : 31-42 Service Régional de l'Archéologie, DRAC-Guyane, Cayenne.

Riviere, Peter, 1984. - *Individual and Society in Guiana : a comparative study of Amerindian social organization*, Cambridge studies in social anthropology, n° 51, Cambridge University Press, Cambridge.

Roosevelt, Anna, 1980. - *Parmana : Prehistoric maize and Manioc Subsistence along the Amazon and Orinoco*, Academic Press, New York.

Rostain, Stéphen, 1991. - *Les champs surélevés amérindiens de la Guyane*, coll. La Nature et l'Homme, ORSTOM, Cayenne.

Rostain, Stéphen, 1994. - *L'occupation amérindienne ancienne du littoral de Guyane*, coll. Travaux & documents microédités, n° 129, eds. ORSTOM, Paris.

Simões, Mario, F., 1981. - *Coletores-pescadores ceramistas do litoral do Salgado (Pará)*, Boletim do Museu Paraense Emilio Goeldi, n.s. Antropologia, n° 78 : 1-32, Belém.

Tarble, Kay, 1985. - "Un nuevo modelo de expansión caribe para la época prehispánica", *Antropologica*, n° 63-64 : 45-82, Fundacion La Salle, Caracas.

Tilkin-Gallois, Dominique, 1986. - *Migração, guerra e comercio : os Waiäpi na Guiana*, F.F.L.C.H., Universidade de São Paulo, São Paulo.

Tony, Claude, 1842. - "Voyage dans l'intérieur du continent de la Guyane, chez les Indiens Roucoyens par C. Tony, maître libre d'Approuague, 1769", in *Essais et notices pour servir à l'histoire ancienne de l'Amérique*, H. Ternaux-Compans, tome XXVIII.

Turenne, Jean-François, 1974. - "Le gisement de Pointe Gravier, Guyane Française", *Compte rendu du V^e Congrès International d'Études des civilisations précolombiennes des Petites Antilles*, 28-34, The Antigua Archeological Society.

Versteeg, Aad H., 1985. - "The Prehistory of the Young Coastal Plain of West Suriname", *Berichten van de Rijksdienst voor het Oudheidkundig Bodemonderzoek*, Jaargang, n° 35 : 653-750.

Wack, Yves, 1991. - "Recherches sur l'histoire amérindienne de la Comté et de l'Approuague, des contacts à l'extinction", *Caribena*, n° 1 : 61-91, Fort de France.

Whitehead, Neil L., 1988. - *Lords of the tiger spirit : a history of the Caribs in colonial Venezuela and Guyana, 1498-1820*, Foris Publications, Dordrecht.





L'archéologie en Guyane

Ouvrage publié avec le concours de

Ministère de la Culture - Sous-Direction de l'Archéologie
Conseil Régional de Guyane
Communauté Européenne

Edition APPAAG
(Association pour la Protection du Patrimoine Archéologique
et Architectural de la Guyane)



AUTEURS :

Norbert AUJOULAT, ingénieur de recherche, responsable du département d'art pariétal du Centre national de préhistoire, Périgueux.

Jérôme BRIAND, assistant d'étude à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, Cayenne.

Pierre GRENAND, anthropologue, ORSTOM, Paris.

Françoise GRENAND, ethnolinguiste, CNRS-Lacito, Paris.

Jean-Paul JACOB, directeur régional des affaires culturelles de Guyane, conservateur général du patrimoine, Cayenne.

Sylvie JEREMIE, chargée d'étude à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, Cayenne.

Yannick LE ROUX, professeur agrégé d'art plastique, docteur de l'EHESS en archéologie.

Serge MAM LAM FOUCK, maître de conférence à l'Université des Antilles et de la Guyane, Cayenne.

Guy MAZIERE, conservateur régional de l'archéologie de Guyane, conservateur en chef du patrimoine, Cayenne.

Marlène MAZIERE, assistante d'étude à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, responsable de la cellule "carte archéologique de la Guyane", Cayenne.

Jean-Michel MOREAU, Architecte des Bâtiments de France, Cayenne.

COLLABORATEURS :

José ABONNENC, enseignant, Cayenne.

Eric BROINE, technicien à l'Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales, Caen.

Didier BIRONNEAU, société Sattas, Kourou.

Henri SEC, société Sattas, Kourou.

François COLIN, Chef du service du cadastre, Cayenne.

Alain DAGAND, Technicien DRAC, Cayenne.

Yves DEJEAN, ancien adjoint au directeur du centre spatial guyanais, Kourou.

Sophie GAUTIER, historienne.

Alain GILBERT, technicien des bâtiments de France, DRAC, Cayenne.

Georges BROCOT, technicien, CNRAS, Annecy.

Régis PICAVET, Lithos.

Les équipes archéologiques de l'AFAN dont les responsables ont été Philippe Novacki†, Stéphane Vacher, Sylvie Jérémie, Jérôme Briand, Catherine Thooris, Michel Pichon, Ludovic Schmitt, Sandrine Grouard, Sandra Kayamaré.

CERTAINES OPÉRATIONS ONT ÉTÉ EFFECTUÉES AVEC LE SOUTIEN MATÉRIEL OU FINANCIER DE :

Conseil Général de la Guyane - Conseil Régional de la Guyane
Municipalités de Kourou, Sinnamary et Mana.

Centre spatial Guyanais - Ariane Espace - Armée de l'Air - 3^e REI
9^e RIMA - Héli Inter - RFO Guyane

ABRÉVIATIONS UTILISÉES :

AFAN : Association pour les Fouilles Archéologiques Nationales.

AGAE : Association Guyanaise d'Archéologie et d'Ethnologie.

APPAAG : Association pour la Protection du Patrimoine Archéologique et Architectural de la Guyane.

BRGM : Bureau de Recherche Géologique et Minière.

CNP : Centre National de Préhistoire.

CNRS : Centre National de la Recherche Scientifique.

CNRAS : Centre National de la Recherche Archéologique Sub-aquatique.

C.S.G. : Centre Spatial Guyanais.

DRAC : Direction Régionale des Affaires Culturelles.

I.G.N. : Institut de Géographie Nationale.

M.H. : Monument Historique.

E.H.E.S.S. : Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

ORSTOM : Institut Français de Recherche Scientifique pour le Développement en Coopération.

SATTAS : Société Américaine de Topographie et de Topographie Appliquée au Spatial.

SDA : Sous-Direction de l'Archéologie.

SRA : Service Régional de l'Archéologie.

AVERTISSEMENT

L'essentiel des fonds de cartes du présent ouvrage a été réalisé à partir des cartes IGN de la Guyane au 1:500 000 (édition 1, Paris 1993 et édition 2, Paris 1995) et de la documentation de la cellule de la carte archéologique (SRA/DRAC). Des modifications ont été apportées à certaines figures en fonction de la réalité historique connue à ce jour. Selon les auteurs et le contenu des articles, les noms propres (fleuves, criques, lieux-dits...) sont cités avec des formes et des orthographes variées. Cette absence volontaire d'uniformisation reflète l'évolution des dénominations. Pour chaque phase historique, ce sont les expressions courantes utilisées par les populations locales qui ont été privilégiées.

Conception et coordination : Marlène Mazière.

Traductions : English Center, Cayenne et Michel Baldy, DRAC, Cayenne.

1^{er} de couverture : Détail des roches gravées de la Carapa à Kourou (Guyane) - photo Norbert Aujoulat.

